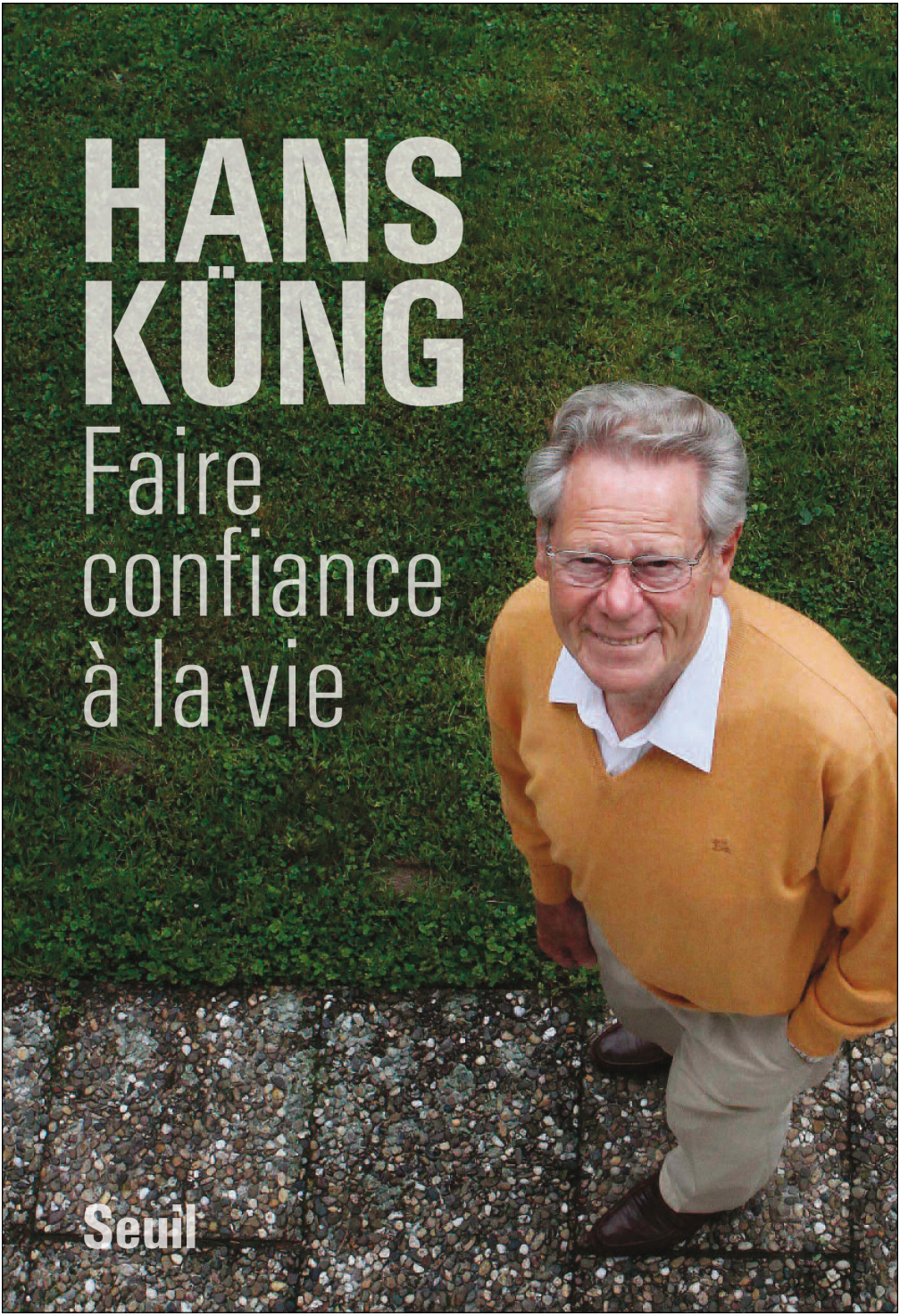
HANS KÜNG

Faire confiance à la vie



Seuil

Faire confiance à la vie

Hans Küng

Faire confiance à la vie

Traduit de l'allemand par
Éric Haeussler

Éditions du Seuil

CE LIVRE EST PUBLIÉ
SOUS LA RESPONSABILITÉ ÉDITORIALE DE JEAN-LOUIS SCHLEGEL

Titre original : *Was ich glaube*
Éditeur original : Piper Verlag GmbH, Munich
© original : Piper Verlag GmbH, Munich, 2009
ISBN original : 978-3-492-05333-4

ISBN : 978-2-02-102245-2

© Éditions du Seuil, octobre 2010, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Une vision du monde globale

« En toute franchise, que croyez-vous personnellement ? » C'est peu ou prou ainsi qu'au cours de ma longue vie de théologien j'ai été interpellé à maintes reprises. J'essaie de répondre à cette question de façon non seulement protocolaire et convenue, mais aussi personnelle et globale.

J'écris pour des hommes qui sont en recherche. Ceux qui ne savent que faire avec la foi traditionnelle, romaine ou protestante. Ceux qui pourtant ne sont pas non plus satisfaits de leur incroyance ou de leurs doutes. Ceux qui ne se contentent pas d'une « spiritualité de bien-être » ou ne demandent pas une « béquille existentielle » à court terme. J'écris aussi pour tous ceux qui vivent leur foi, mais veulent pouvoir en rendre compte. Ceux qui ne se bornent pas à « croire », mais désirent « savoir » et donc attendent une conception de la foi fondée d'un point de vue philosophique, théologique, exégétique et historique, avec des conséquences pratiques.

Au cours de ma longue vie, ma conception de la foi s'est clarifiée et élargie. Je n'ai jamais rien dit, écrit, publié d'autre que ce que je crois. Durant des décennies, j'ai pu étudier Bible et tradition, philosophie et théologie, et cela a comblé mon existence. Les résultats se retrouvent traités dans mes livres. L'un d'eux est consacré au « credo apostolique » : une profession de foi qui n'a cependant été parachevée qu'au ve siècle. Celui qui souhaite, pour leur contenu et leur actualité, connaître par le menu ces douze articles de foi, divers au

plus haut point et souvent controversés (par exemple la naissance virginale, la descente aux enfers, la montée au Ciel…), qu'il lise le livre – toujours valable selon moi – *Credo. La confession de foi des Apôtres expliquée aux hommes d'aujourd'hui*[1]. Ici je ne renie rien de ce que j'ai écrit dans ces pages ou encore dans *Le Christianisme. Ce qu'il est et ce qu'il est devenu dans l'histoire* (à propos notamment des dogmes christologiques).

Mais une chose est la « religion officielle » d'un homme, qui le relie à sa communauté religieuse ; une autre la religion tout individuelle du cœur *(heart religion)*, qu'un homme porte « dans son cœur » et qui ne recouvre que partiellement la « religion officielle ». Connaître quelque chose de cette philosophie de la vie personnelle, non déformée, est, du point de vue psychologique, une *via regia*, une voie royale pour comprendre en profondeur l'homme concerné.

Toutefois je ne suis pas de ceux qui, à propos des questions de foi, « se confient facilement » et en toutes circonstances livrent, voire imposent aux autres leurs convictions religieuses. C'est justement dans les discussions sur la religion que tact et doigté sont requis et même exigés. De toute façon, en tant que théologien, je ne peux substituer aux arguments un excès d'émotions ou des professions de foi précipitées. C'est pourquoi je réponds volontiers à la question – de nos jours en vogue – qui s'enquiert de ma « spiritualité » : à ce propos, on peut en apprendre bien assez par la lecture de mes livres. Mais, par ailleurs, je ne voulais pas me fermer au souhait, souvent exprimé, d'une présentation de ma spiritualité brève, cohérente et compréhensible par tous. « Spiritualité » – du latin médiéval *spiritualitas* – a une acception beaucoup plus large que la « foi » au sens religieux. Cette

1. Toutes les notes sont du traducteur. Pour les livres dont Hans Küng est l'auteur et qu'il cite, voir la bibliographie et les traductions en français à la fin de cet ouvrage.

notion englobe en effet toutes les influences intellectuelles de la mystique orthodoxe et de la dogmatique ecclésiale, incluant même les courants ésotériques et le *New Age*. Cependant, pour cette raison elle mène aussi à n'importe quoi.

C'est pourquoi je veux revenir sur les multiples éléments spirituels qui ont mûri au cours de ma vie et se retrouvent dans mes livres, en proposer une réflexion critique et en faire une synthèse. « Ce que je crois » ? Je souhaite être sûr que chaque mot sera compris dans son sens le plus large.

Je ne comprends pas *je* d'une manière subjectiviste : je ne me vois pas en fier solitaire, encore moins en élu. Depuis longtemps, il m'importe de penser solidairement et d'œuvrer avec d'autres au sein de ma communauté de foi, au sein du christianisme, des religions du monde et même du monde séculier. Je serais ravi si ce livre pouvait exprimer largement ce qui est aussi la conviction de beaucoup d'autres personnes.

Je n'interprète donc pas le verbe *croire* en un sens strictement ecclésial ni purement intellectuel. Admettre sans autre forme de procès « ce que l'Église me prescrit de croire », même pour les catholiques conservateurs cette formule traditionnelle ne va aujourd'hui plus guère de soi. « Croire » désigne en effet plus qu'un simple « tenir pour vraies » des propositions de foi déterminées. « Croire » fait signe vers ce qui motive la raison, le cœur et la main, ce qui englobe le penser, le vouloir, le sentir et l'agir. En tout cas, la foi aveugle m'est suspecte depuis le temps de mes études à Rome ; tout comme l'amour aveugle, la foi aveugle a conduit beaucoup d'hommes et des peuples entiers à la perdition. Mes efforts allaient et vont toujours dans le sens d'une foi compréhensive, qui ne dispose certes pas de preuves rigoureuses, mais qui a de bonnes raisons. Dans cette mesure, ma foi n'est ni rationnelle, ni irrationnelle, mais bien raisonnable.

« *Ce que* je crois » englobe donc considérablement plus qu'une profession de foi au sens traditionnel. « *Ce que* je crois » désigne les convictions et les attitudes de base qui étaient

et sont essentielles dans ma vie, et dont j'espère qu'elles peuvent aussi aider les autres à s'y retrouver dans leur propre vie, leur proposer une aide pour s'orienter dans l'existence. Pas uniquement des conseils d'ordre psychopédagogique pour « se sentir bien » et « vivre sa vie ». Pas davantage un sermon condescendant ou un discours édifiant : je ne suis ni un saint, ni un prêcheur. Il s'agit bien au contraire de livrer une réflexion sérieuse et informée, portée par l'expérience personnelle, pour une vie accomplie et sensée.

Ou, si l'on veut, ce sont des « méditations » ! *Meditari* signifie littéralement « mesurer », « mesurer spirituellement », et à partir de là « réfléchir », « penser », « méditer sur quelque chose ». Toutefois, il ne s'agit en aucun cas de méditations dans la perspective d'un moine parlant à partir de la présence à Dieu, mais de celles d'un homme vivant dans ce monde, en recherche de Dieu. Il faudrait que non seulement la tête participe, mais que notre cœur aussi s'ouvre à d'autres dimensions de la réalité. Ma spiritualité se nourrit d'expériences quotidiennes que beaucoup de personnes vivent ou pourraient vivre. Elle est éclairée cependant par des connaissances scientifiques accumulées au cours d'un long parcours de théologien. Concernée aussi par des évènements mondiaux lourds de conséquences que je ne peux pas abstraire d'une histoire de luttes et de souffrances, comme je l'ai décrite dans les deux volumes de mes Mémoires.

Croire, en tant que fondement de la vie spirituelle, ne va plus de soi aujourd'hui, et la foi chrétienne encore moins. Pourtant, plus que jamais nous avons besoin – submergés que nous sommes d'informations dans une époque qui donne souvent le tournis – non seulement de pures connaissances pour nous informer, mais aussi de connaissances pour nous orienter, d'objectifs et de données clairs. Or, pour ce faire, chaque homme doit avoir en même temps son propre compas intérieur, lequel, dans la dure réalité quotidienne, est déterminant

pour les décisions concrètes. Ce livre voudrait apporter sa contribution à cette orientation fondamentale.

Je tenterai de maintenir ensemble et de structurer la surabondance des thèmes et des questions qui se posent à l'aide du concept englobant, à multiples facettes, de *vie*, en considérant la manière dont il se réalise dans les développements de la vie en général, au cours d'une vie d'homme singulière, dans mon histoire personnelle. Bien entendu, on ne saurait aborder par ce biais tous les aspects ou thèmes de la foi chrétienne. Beaucoup d'entre eux sont traités dans les ouvrages présentés à la fin de ce livre.

Ce n'est pas à une promenade théologique anodine dans quelque plat pays, avec des randonnées en différentes provinces de la vie, que je convie la lectrice ou le lecteur. Mais plutôt – si la métaphore, transposition imagée, m'est permise – à une captivante et spirituelle excursion en montagne : à une patiente ascension, d'un pas lent d'alpiniste, avec des passages faciles, d'autres dangereux, malheureusement sans faire étape dans des refuges, et sans jamais perdre de vue le but qui, du sommet, nous fait signe : une vision du monde globale. C'est pourquoi, dans le premier chapitre, je commence en toute simplicité, de façon élémentaire et personnelle ; je ne descends pas du Ciel avec un hélicoptère théologique, je commence les préparatifs en bas, dans la vallée du quotidien : indispensable aux hommes, à chaque homme, est, dans un premier temps, la confiance en la vie, une confiance fondamentale.

Hans Küng,
Tübingen, juillet 2009.

1

La confiance en la vie

La confiance originaire est la pierre angulaire de la personnalité en bonne santé : une attitude envers soi-même et le monde qui remonte aux premières expériences de la vie.

Erik H. Erikson, psychologue américain,
allemand d'origine, précurseur
de la psychologie de l'enfant,

Identity and the Life Cycle, 1959[1].

Quelle est la base spirituelle qui, selon moi, importe pour l'homme ? Une confiance fondamentale, une confiance en la vie. Celle-ci a en chaque homme son histoire propre. Elle commence au plus tard au moment où l'enfant perçoit la lumière du monde.

La pierre angulaire d'une saine personnalité

Toutefois, la confiance en la vie n'est pas simplement « présente », elle doit être apprise. Erik Erikson et d'autres psychologues du développement l'ont étudiée empiriquement : l'enfant apprend littéralement au sein maternel à avoir confiance en la vie. Pour un développement physique et

1. Cité et développé par Hans Küng dans *Dieu existe-t-il ?*, p. 534.

psychologique sain du petit enfant, l'acquisition d'une confiance fondamentale est d'une importance vitale. Si, étant encore un nourrisson, l'enfant est lésé – par des maladies psychogènes, le retrait de la personne de référence ou un déficit émotionnel dû au manque d'intérêt ou de temps du personnel soignant (c'est l'« hospitalisme », déjà étudié auparavant par René Spitz) –, une confiance fondamentale ne peut même pas émerger. Selon Erik Erikson, le premier stade du développement de la petite enfance (en gros la première année de la vie) est justement identique au *stade de la confiance fondamentale (basic trust)*.

Des recherches plus approfondies ont montré que la mère (ou la personne qui la remplace) constitue pour l'essentiel la base de confiance de toutes les explorations du monde par le petit enfant. Nul besoin d'avoir eu cinq sœurs cadettes et un frère cadet pour observer avec précision comment un enfant, lorsqu'il devient apte en rampant à explorer le monde et à établir des contacts avec d'autres personnes, cherche néanmoins sans cesse le contact visuel avec sa mère et se met à pleurer dès qu'il le perd. Et comment dans sa deuxième année, bien qu'il soit alors apte à se mouvoir aussi en dehors de la vue de sa mère, il revient sans cesse vers elle, sinon l'angoisse de séparation apparaît.

En s'ouvrant ainsi d'abord à la mère, l'enfant – tout en se détachant progressivement d'elle – s'ouvre aux autres, aux choses, au monde. De nouvelles recherches ont corroboré l'importance du premier lien pour un moi fort. Plus un enfant est en insécurité dans sa relation avec sa mère, plus il est bloqué dans la construction des relations avec les autres, car il est tout occupé à construire une relation fiable au moins à la mère. Et inversement : à partir de la confiance en la mère (ou la personne qui la remplace) se constitue, en un processus complexe – je laisse ici de côté la position du père et d'autres considérations de toutes sortes –, la d'abord naïve et incontestable confiance fonda-

mentale de l'enfant qui lui permet de se situer dans la vie, mais qui est sans cesse en danger et mise à l'épreuve. Et pour moi-même ?

La confiance en la vie sur le banc d'essai

Je fais partie de ces innombrables personnes qui – sur la base d'une relation non sans problèmes, mais intacte avec leur mère, leur père et les autres personnes de leur entourage – ont reçu une solide confiance en la vie. Cependant ma confiance aussi a été sans cesse mise à l'épreuve par la vie elle-même.

Dès le commencement, nous, les hommes, n'apprenons pas seulement par l'éducation, mais aussi par l'expérience propre et souvent aussi par la souffrance personnelle. « Chat échaudé craint l'eau froide » dit, sans doute pas par hasard, un vieux proverbe.

Au titre peut-être de plus ancienne expérience vécue dans sa propre chair, je me rappelle ceci : j'avais trois ou quatre ans lorsque je mis mon index gauche dans une machine à couper le pain pour en retirer un petit morceau, tout en faisant tourner la manivelle avec la main droite : le bout du doigt coupé, ongle compris, resta dans la machine. Un remarquable médecin de famille fut capable, avec l'aide d'un peu de peau de la jambe de mon père, de recoudre le bout du doigt, en sorte qu'aujourd'hui on remarque à peine la différence.

La première personne morte, je l'ai vue à six ans, et elle resta gravée dans ma mémoire : ma grand-mère fut tuée lors d'un tragique accident de voiture, mon grand-père étant au volant. Elle était allongée, pâle, tranquille et belle, seul un petit point rouge sur le front témoignait de sa blessure. On me disait qu'elle était maintenant « au Ciel »… Cependant pareilles expériences, et beaucoup d'autres, n'ont pas dans mon cas

provoqué de traumatismes psychiques et n'ont pu ébranler ma confiance en la vie.
C'est pourquoi, sur la base de nombreuses expériences personnelles, je suis – tout en tenant la psychothérapie en haute estime – réticent envers les psychanalystes qui, à propos de toutes sortes de problèmes tardifs, veulent découvrir un traumatisme dans la petite enfance. Certes, je n'ignore pas que tôt déjà, et de plus en plus, de graves *crises de confiance* peuvent se produire : par des échecs à l'école, durant la formation et dans les relations personnelles. Mais plus tard aussi, à cause d'un avenir sans perspective, d'une amitié trahie ou de la première grande déception amoureuse. Et, enfin, à la suite d'un échec professionnel, de la perte de la santé, du poids souvent insupportable de l'existence…
Ainsi faut-il, plus tôt chez l'un, plus tard chez l'autre, qu'à partir de la confiance incontestable, inconditionnelle, spontanée de l'enfant en tout dépendant de la mère, une *confiance fondamentale mûrie et responsable* grandisse en traversant les crises : à savoir la confiance réfléchie et critique de l'adulte devenu autonome face à une réalité du monde et des hommes opaque et difficile à saisir. Une confiance en soi véritable est la condition pour une personnalité forte et compatissante. Et plus on met de temps à prendre une décision de fond consciente quant à la façon dont on se situe à l'égard de l'existence, d'autrui et de la réalité, moins on y échappe. Sans une confiance fondamentale mûre, une confiance en la vie, on ne peut guère surmonter les crises existentielles.

Une base philosophique en apparence sûre

Deux décennies avant que je lise pour la première fois une ligne d'Erik Erikson, je me suis, comme étudiant en théologie à Rome, au Collège germanique pontifical dirigé par

les jésuites, confronté à la question d'une perspective et d'une base de la connaissance sûres : six semestres de philosophie, avec une histoire de la philosophie qui incluait de remarquables introductions à la pensée de Kant et de Hegel. Je clôturai mes études de philosophie par la licence, avec un travail portant sur « l'existentialisme comme humanisme » de Jean-Paul Sartre – à la mode dans les années 1950.

À Rome, j'ai appris ce à quoi encore aujourd'hui je ne voudrais renoncer en aucun cas : la clarté latine, la précision terminologique, l'argumentation en elle-même cohérente et, en général, une stricte discipline de travail. C'est ainsi qu'après trois ans j'étais fermement convaincu d'avoir acquis pour ma vie une perspective et pour mon chemin de vie une base scientifique absolument sûre, dont je pouvais répondre rationnellement à tout moment.

Je me rappelle encore avec précision comment, après la licence de philosophie, me promenant avec un ami suisse du Collège germanique pontifical jusqu'au Pincio, un grand parc de Rome, nous trouvions grandiose que, pour notre compte et assez péniblement, nous ayons élaboré concernant la théologie un fondement clair, de part en part rationnel et philosophique : une base naturelle de principes ontologiques évidents et des conclusions déduites avec une rigueur méthodique. Il ne nous restait plus qu'à asseoir avec la même minutie, sur cette base naturelle de raison et de philosophie, l'édifice surnaturel de la foi et de la théologie. Ainsi serions-nous équipés pour la vie : pour nos relations avec nous-mêmes et avec les autres, pour notre travail, notre compréhension du monde, notre conformité au temps actuel. C'est ce que nous pensions. Mais c'est justement ce schéma en étages de la raison et de la foi qui se révéla trompeur. Cette *philosophia perennis* néoscolastique était-elle – j'en doutais de plus en plus – une base véritablement sûre et solide ?

Mes doutes

Je ne me suis jamais totalement débarrassé d'un ultime doute – que je n'avais d'abord pas pris très au sérieux. Désormais les doutes font partie de ma pensée. Il y a des doutes superficiels ou stupides, qu'on peut écarter facilement en s'informant. Mais il y a aussi des doutes intelligents, plus profonds, qui s'incrustent en nous. C'est ainsi que, dès mon séjour à Rome, il m'est devenu clair que je ne pourrai jamais être aussi doux et « équilibré » que notre collègue étudiant et préfet exemplaire, qui allait plus tard devenir l'évêque au plus haut point borné d'un grand diocèse allemand.

Sur le plan intellectuel tout me paraissait d'une clarté cristalline, mais sur le plan existentiel demeurait une incertitude refoulée. Elle ne cessa de resurgir durant le premier semestre de théologie et me fit douter que tout soit en fin de compte lumineux, évaluable et démontrable : est-il vraiment si clair que ma vie a un sens ? Pourquoi suis-je comme je suis ? J'ai des faiblesses et des défauts que je ne peux effacer d'un simple vœu. Pourquoi dois-je m'accepter une bonne fois pour toutes tel que je suis, avec mes facettes positives et négatives ? L'acceptation de moi-même sur la base d'arguments rationnels me semblait difficile.

Et qu'est-ce que je veux en fait ? Quel est le sens de ma liberté ? Pourquoi n'est-elle pas sans plus orientée vers le bien ? Qu'est-ce qui me stimule ? Pourquoi la culpabilité est-elle possible ? Et la possibilité de faillite, de ratage et de se transformer en coupable ne retombe-t-elle pas sur celui qui a voulu l'homme ainsi, de sorte que j'en suis moi-même délesté ? Même ma liberté, ambivalente au plus haut point, il me semblait impossible de l'affirmer sur la base d'une compréhension purement rationnelle.

Face à ces questions et ces embarras, face aussi à un examen de conscience journalier et méthodique, les principes ontologiques prétendument évidents de la métaphysique grecque et thomiste – l'être est être et non néant – me sont d'un faible secours. D'ailleurs l'être n'est-il effectivement pas néant ? À chaque existant en tant que tel appartiennent l'identité, la vérité et le bien. Mais l'existant n'est-il pas multiplement contradictoire, ni dans la vérité, ni dans le bien ? Qu'en est-il du mal dans le monde ?

À l'époque du nihilisme et de l'existentialisme – en renvoyant aux contradictions et au caractère passager de l'existence humaine, à sa possible déchéance ou perdition et, justement, à son néant –, on pouvait aussi contester les principes ontologiques. Jean-Paul Sartre, dont l'existentialisme se comprend comme un humanisme, n'a-t-il pas décrit l'homme comme un « trou d'être » qui doit librement se réaliser lui-même ? Et Nietzsche n'a-t-il pas de façon pénétrante formulé le « soupçon », la méfiance et la défiance contre tout ce qui se targue d'être et vrai et bon, et spécialement contre toute métaphysique ?

Crises de la vie

En tout cas, je me suis toujours éprouvé moi-même comme un être humain à bien des égards contradictoire, ambivalent, avec des points forts et des faiblesses, très loin de l'accomplissement souhaité. Nullement comme un homme idéal, mais comme un homme avec ses hauts et ses bas, ses côtés diurnes et nocturnes, ce que Carl Gustav Jung appelle l'« ombre » de la personne, ce que l'homme justement, au lieu de le traiter, n'écarte, ne refoule ou n'étouffe que trop volontiers. Et plus d'un ne voudrait-il pas en son cœur être différent ? Un peu plus intelligent, plus riche, plus beau ?

Souvent l'on accepte plus facilement le monde que soi-même, quelle que soit la manière dont on est fait ou la manière dont d'autres nous ont fait. J'ai lu chez Carl Gustav Jung que « le simple cependant est toujours le plus difficile. En réalité, être simple est en effet un art suprême, et ainsi l'acceptation de soi-même est le summum du problème moral et le noyau de toute une représentation du monde[1] ».

Je ne suis pas le chantre d'un pessimisme de la vie qui voue d'avance chaque action à l'échec ; dans la vie, il y a aussi des succès, des progrès, des cadeaux, du bonheur. Cependant même les hommes qui ont beaucoup de succès ne sont guère épargnés par les crises de la vie qui partout sèment le doute. Un homme peut en faire l'expérience dès son jeune âge. Mais tout aussi bien seulement lors de la *midlife crisis*, ou d'une maladie mortelle possible à tout moment, ou d'un fiasco professionnel, ou à un âge avancé, au cours d'une dépression suite à la mise à la retraite. Lorsqu'un homme a obtenu tout ce qu'il pouvait obtenir et qu'il ne peut en aucun cas en obtenir davantage, que se passe-t-il ?…

Ce que j'ai éprouvé durant mes études, je l'ai trouvé décrit avec justesse, une dizaine d'années plus tard, par un théologien catholique qui avait enseigné à Tübingen une bonne dizaine d'années avant moi, également hors d'une faculté de théologie. Il s'agit de Romano Guardini ; dans le livre *Die Annahme seiner selbst* (« L'acceptation de soi-même »)[2], publié en 1960, l'année où j'ai été appelé à Tübingen, il écrivait ceci : « La tâche peut devenir très difficile. Il y a la révolte contre le fait de devoir être soi-même : pourquoi donc y suis-je tenu ? Ai-je demandé à être ?… Il y a le senti-

1. « Über die Beziehung der Psychotherapie zur Seelsorge » (« Les liens entre psychothérapie et religion »), 1932, article repris dans *Psychologie et Religion*, trad. M. Bernson et G. Cahen, Buchet-Chastel, 1975, p. 143 ; cité dans *Dieu existe-t-il ?*, p. 499.

2. Würzburg, non traduit en français. La citation se trouve dans Hans Küng, *Dieu existe-t-il ?*, p. 500.

ment que cela ne vaut plus la peine d'être soi-même : quel profit pour moi ? Je suis pour moi-même un sujet d'ennui. Je me dégoûte moi-même. Je ne me supporte plus moi-même… Il y a le sentiment de se duper soi-même, d'être enfermé sur soi-même : je ne suis que cela, mais je voudrais être plus. Je n'ai que ce talent, mais j'en voudrais de plus grands, être plus brillant. Sans fin je suis contraint au même. Sans cesse je bute sur les mêmes limites. Je n'arrête pas de commettre les mêmes fautes, je fais l'expérience de la même défaillance… De tout cela peut naître une monotonie infinie, un dégoût terrible. »

Mais comment puis-je, telle est maintenant ma grande question, sans verser dans l'irrationalisme, parvenir à une disposition fondamentale positive par rapport à la réalité du monde problématique et ambivalente, et par rapport à moi-même ?

Une décision de vie différée

Il y a des hommes qui portent en eux des années durant un doute à propos de leur existence humaine, un doute existentiel donc, sans pouvoir ou vouloir le lever. Je fais aussi partie de ceux-là. Je pense à ce propos à Martin Walser, qui a, comme Günter Grass, mon âge et est l'un des écrivains actuels à l'écriture la plus puissante. Je n'ai eu qu'une courte conversation avec lui pendant l'entracte d'une représentation au festival de Bayreuth. Je lui ai demandé s'il était envisageable qu'il aborde le thème de la religion dans l'un de ses romans. Sa réponse fut qu'en effet il portait en lui ce thème en germe, mais qu'il était encore trop tôt pour cela. Désormais nous sommes octogénaires. Or Martin Walser raconte dans son dernier roman comment Goethe, à soixante-quatorze ans, s'enflamma d'une violente passion du grand

âge pour une jeune femme avant d'échouer à la limite du ridicule. Une histoire qui sert de miroir à Martin Walser ? Aurait-il mis au placard la « question de Gretchen » : « Où en es-tu avec la religion ? » ?

Ma question fondamentale d'alors n'était pas en réalité celle de la religion, mais ma disposition envers la vie en général. Comment puis-je parvenir à une disposition existentielle constructive, qui englobe le vécu, le comportement et les actes de l'homme total si la réalité du monde et de moi-même, douteuse au plus haut point, ne s'impose pas dans son caractère sensé et sa valeur avec une évidence nécessaire ? Comment puis-je acquérir un point de vue solide et réussir ma vie ?

De toute évidence, il s'agit, avec cette question fondamentale, de ma prise de position libre et, dans cette mesure, responsable. Je ne suis totalement préprogrammé ni par mon génotype ni par mon inconscient, ni totalement conditionné par mon environnement. Je suis, dans certaines limites, libre. Tous les arguments exagérés des physiologistes du cerveau sont vains : je ne suis ni un animal ni un robot. Dans les limites de l'inné et des déterminations environnementales, je suis libre dans le sens de l'autodétermination et de la responsabilité de soi-même. Soit : je ne peux démontrer théoriquement cette liberté de choix ou de décision. Mais dès que je le veux, je peux à chaque instant l'expérimenter immédiatement en pratique : je peux maintenant me taire… Non, je veux parler… Ou finalement dois-je préférer me taire ? Je pourrais donc aussi faire autrement. Voilà que je fais autrement. Une expérience non seulement du faire, mais aussi du ne pas faire. Et, hélas, pas uniquement la réussite, mais aussi parfois l'échec.

Déjà à propos des petites questions quotidiennes, je peux me décider pour une chose ou une autre, mais je le peux aussi à propos de questions de principe, et même celle de ma disposition existentielle principale. Certes, je peux lui échapper,

l'ajourner, la refouler, me plonger dans la vie de tous les jours, je peux esquiver des conséquences déterminées. Il y a là d'un point de vue psychologique bien des possibilités, mais d'un point de vue philosophique il y a là une *alternative fondamentale entre une option positive et une option négative*. Et j'ai fait l'expérience qu'il est bon de réfléchir de près à ces deux postures existentielles qui s'imposent de façon dramatique lors d'une crise existentielle.

Est possible une *défiance* fondamentale *en la vie* : je peux plus ou moins consciemment dire *non* à un sens à ma vie, à la réalité en général. Cette option nihiliste, qu'elle soit le fruit d'une réflexion philosophique qui conclut au néant de tout sens ou qu'elle soit vécue de façon pragmatique au sens d'un « tout se vaut » (pour éviter des mots plus triviaux), trouve toujours assez d'aspects négatifs pour conclure à l'absurdité, au déchirement, au vide de l'existence et à son absence de sens et de valeur. Ces personnes méfiantes par principe ne peuvent être satisfaites par rien. Elles répandent autour d'elles une atmosphère d'insatisfaction, de lamentation et de cynisme.

Mais est possible aussi une *confiance* fondamentale *en la vie* : je peux, malgré le non-sens omniprésent, en toute conscience dire *oui* au sens de ma vie, je peux dire *oui* à la réalité en général, malgré tous les côtés problématiques, adverses, confinant au néant. Il est vrai que c'est une entreprise osée au regard du risque manifeste de déception, au regard d'échecs toujours possibles. Naturellement, je voudrais que ma vie soit une réussite, que malgré toutes mes faiblesses et mes erreurs je sois satisfait et au clair avec moi-même. Je voudrais non pas une vie ratée, mais une vie heureuse : mais qu'est-ce qui m'aidera en ce sens ?

Une théologie peu secourable

Déjà quand j'étais étudiant, je désirais ardemment une réponse claire : pourquoi devrais-je dire fondamentalement oui à ma vie ? Mes maîtres romains m'aident à poser le problème, mais je dois moi-même trouver la solution. Je me rappelle avec précision comment avec cette question je mets mon premier prédicateur de retraite dans l'embarras. Il me renvoie alors à… Dieu. Mais les questions sur mon propre point de vue, sur le sens de ma vie, de ma liberté, de la réalité en général, me paraissaient plus fondamentales, plus pressantes que la question de Dieu, qui logiquement serait à étudier seulement dans un deuxième temps.

Il objecte avec l'argument massue suivant : une telle insistance est en fin de compte une rébellion contre Dieu. Que répondre ? Je prends congé, silencieux et insatisfait : comment croire en Dieu si je ne puis m'accepter moi-même ? Je dois tout simplement « croire », me dit-on. Mais, d'un autre côté, « croire », enseigne-t-on à l'Université pontificale grégorienne, ne vaut en fait qu'au niveau « supérieur » des vérités christiques révélées (Trinité, Incarnation…). « Croire » n'aurait rien à faire au niveau « inférieur », naturel, de la raison. Là, seuls la *ratio* et le savoir devraient régner : principes évidents et arguments rationnels.

Lors de mes dernières années à Rome, je comprends autre chose : même la théologie évangélique que j'ai appris à connaître autrefois avec admiration à travers la monumentale *Dogmatique* de Karl Barth se trouve dans l'embarras sur ce point. À propos de cette question fondamentale, dois-je d'emblée m'en remettre à la parole de Dieu ? Simplement lire la Bible ? Mais qu'en est-il des milliards de non-chrétiens qui ne lisent pas la Bible parce qu'ils ne peuvent pas la lire, ou ne le veulent pas, ou ne savent pas du tout lire ?

C'est ce que se demandent sérieusement aussi beaucoup de chrétiens évangéliques : est-ce que tous ces non-chrétiens peuvent en fait trouver un solide point d'appui dans leur vie, atteindre une confiance en la vie ? La foi dans le Dieu chrétien n'est-elle pas une condition préalable à chaque oui à la vie et pour chaque éthique qui s'établit sur cette base ? Des questions existentielles, auxquelles aujourd'hui encore se confronte aussi la théologie évangélique.

Le destin des « incroyants »

Tandis qu'à l'Université pontificale j'étudie sagement, traité après traité, les théologies néoscolastiques – rien que des thèses qui, quelque quarante années plus tard constitueront de nouveau l'essentiel du « catéchisme universel » romain –, me fascine de plus en plus le problème d'une fondation rationnelle de l'existence humaine et du « salut des infidèles ». *De salute infidelium* : ainsi s'intitule un séminaire qui me propose beaucoup de matériaux tirés de la tradition chrétienne. Mais il me laisse finalement insatisfait, car il n'apporte aucune solution convaincante concernant le salut des non-chrétiens et une perspective possible par rapport à lui. En outre, il y a aujourd'hui encore des chrétiens qui – pour exhorter à la responsabilité – en appellent à un enfer. Un enfer qui, naturellement, est exclusivement pour les autres, ceux qui sont « extérieurs », *extra ecclesiam*, les « mécréants » et les « infidèles ».

Les religions du monde n'étaient pour moi qu'un aspect du problème des « infidèles ». Dès 1955, je vais en Afrique du Nord façonnée par l'islam et, quelques années plus tard, je fais un voyage autour du monde. Je rencontre d'innombrables personnes, de couleurs de peau, de cultures et de religions des plus différentes.

Tous seraient exclus du salut, promis à l'enfer ? Il est pourtant écrit : « Dieu veut le salut de tous les hommes » (1 Timothée 2,4). Mais l'autre aspect du problème des « infidèles » est pour moi le nombre croissant de non-chrétiens au sein de l'Europe et même dans mon environnement immédiat, à l'université. Il me semble inacceptable que les membres d'autres religions, et en premier lieu les athées et les agnostiques, ne puissent dans leur vie accéder à aucun point de vue solide ni à aucune confiance en la vie ; donc que la foi dans le Dieu chrétien soit la condition préalable à tout oui à la réalité et à toute éthique.

De l'athéisme et de l'agnosticisme nous entendons beaucoup parler dans les cours magistraux, mais dans des formes purement abstraites. Des philosophes modernes on parle aussi dans une large mesure sans aborder les évènements dramatiques de leur vie. Comme si un système intellectuel en avait engendré un autre et celui-ci à son tour un troisième ! N'y a-t-il pas derrière les questions des précurseurs de l'« époque moderne séculière » des questions existentielles et même des évènements de vie ?

Quoi qu'il en soit, pour moi la question d'une fondation consciente et raisonnable de l'existence humaine reste non résolue. En 1953, une longue discussion pendant mes secondes et dernières vacances dans ma patrie durant mes sept années à Rome devient pour moi une expérience clé – mais encore une fois négative. J'effectue alors un stage pastoral de plusieurs semaines à Berlin-Moabit, dans la paroisse de Saint-Laurent. J'y discute, entre autres, avec un jeune artiste qui a à peu près les mêmes difficultés avec le sens de la vie que moi. Mais malgré ma formation philosophique, entre-temps accrue de deux années de théologie, il s'avère que je reste incapable de donner une réponse convaincante à mon interlocuteur. Même les digressions sur l'esthétique sont ici d'un faible secours. À nouveau se pose la question : comment parvenir à une position ? En fin de compte, ma

résolution de ne pas continuer plus longtemps d'esquiver ou de refouler cette question, mais de l'aborder de façon offensive, est prise avec fermeté.

Une expérience spirituelle

Au Collegium Germanicum il y a un « père spirituel », le « spi », auquel on doit accorder une confiance sans réserve. J'eus la chance d'y rencontrer un homme extraordinaire : Wilhelm Klein, un jésuite expérimenté qui avait beaucoup voyagé, avec une formation de base philosophique et théologique tout imprégnée de Hegel ; c'est seulement en 1998, à l'âge de cent deux ans, qu'il est décédé ! Les thèses de la grégorienne sur raison et révélation sont « claires comme de l'eau de roche », mais elles ne sont « que de l'eau » : voilà un de ses bons mots typiques. C'est cet *homo spiritualis* que je vais voir après mon retour du Nord.

Naturellement, j'obtiens de nouveau la réponse à laquelle je m'attends, à laquelle je suis depuis longtemps allergique et à laquelle je m'étais fermement décidé à m'attaquer avec des arguments pour enfin arracher une solution au conflit. On doit croire ! Croire ? Croire ?? Mais ce n'est pas là une réponse ! Je veux *savoir* !

Puis soudainement – au cœur de cette discussion – une idée me traverse l'esprit. Je ne parle pas volontiers d'« illumination », mais plutôt d'expérience spirituelle ; en tout cas cette connaissance intuitive ne provient ni de mon interlocuteur ni de mon propre effort de conceptualisation. Peut-être du dehors, d'en haut ?

« Croire » ? Manifestement, il n'y va pas en cette question fondamentale d'un « croire » au sens catholique traditionnel de l'acceptation intellectuelle de vérités de foi surnaturelles, le plus souvent sous forme de dogmes. Et en tout

cas pas davantage d'un « croire » au sens évangélique : l'acceptation d'une justification par la grâce de Dieu en Christ. Ma compréhension personnelle n'est peut-être pas si éloignée de cette conception, mais elle est plus simple, plus élémentaire, plus fondamentale. Avec la fondation consciente et raisonnable de l'existence humaine, il y va de la question qui se pose pour les chrétiens et pour les non-chrétiens déjà « avant » toute lecture de la Bible : comment puis-je acquérir un point de référence solide ? Comment admettre mon propre moi avec toutes ses zones d'ombre ? Comment accepter ma propre liberté, ouverte aussi au mal ? Comment, malgré tant de non-sens, affirmer un sens dans sa vie ? Comment dire oui à la réalité du monde et des hommes, telle qu'elle est, avec ses énigmes et ses contradictions ?

Qu'est-ce qui s'ouvrait ainsi soudainement à moi ? Que dans cette question de la vie il est exigé de moi de prendre un risque élémentaire, un *risque de faire confiance*. Voici le défi : ose un oui ! Au lieu d'une abyssale méfiance sous la forme du nihilisme ou du cynisme, risque une confiance fondatrice en cette vie, en cette réalité ! Au lieu d'une méfiance envers la vie, risque une confiance en la vie : une confiance fondamentale en toi-même, dans les autres hommes, dans le monde, en la réalité problématique en général.

Chez Dag Hammarskjöld, l'ancien secrétaire général des Nations unies, je trouvai bien des années plus tard cette pensée ainsi exprimée (datant de la Pentecôte 1961, quatre mois avant sa mort lors de sa mission de pacification à la frontière du Congo) : « Je ne sais pas qui ou quoi posait la question. Je ne sais pas quand elle a été posée. Je ne sais pas si j'ai répondu. Mais un jour j'ai répondu "oui" à quelqu'un – ou à quelque chose. À partir de cette heure est advenue la certitude que l'existence a un sens et que de ce